

– Oui, mais je pense que vous ne me vendrez pas; si le roi Grand-Nez savait que j'ai tué un de ses lièvres, il me punirait bien dur.

Un mois après, le pauvre sabotier reçut une lettre qui lui ordonnait, sous peine de mort, de se rendre à Paris sous huit jours. Il avait grand-peur, et il ne savait pas le chemin de Paris; mais il se dit :

“J'irai tout de même savoir ce qu'on me veut.”

Il se présenta à la cour, ainsi que la lettre le lui ordonnait, et le roi lui fit d'abord des menaces pour l'effrayer un peu; mais cela ne dura guère, et il lui dit d'un air qui n'était point fâché :

– Venez dîner avec moi.

Quand ils furent à table, le roi Grand-Nez lui dit :

– Lorsque je me suis égaré dans la forêt, j'ai été bien content de vous trouver, et vous m'avez reçu de votre mieux. Je veux vous rendre la pareille. Désormais vous n'habitez plus les forêts, mais le palais du roi.

Et il fit du sabotier un de ses premiers sujets.

Conté en 1880, par Françoise Dumont, d'Ercé.

Elle a appris ce conte, il y a longtemps, d'une femme âgée de Gosné, nommée Jeanne Enaud. Le dernier épisode, qui est une soudure au conte, semble une allusion lointaine à une aventure bien connue de Henri IV. D'après “la Guirlande des Marguerites”, Nérac et Bordeaux, 1876, le roi Grand-Nez, surnom populaire sous lequel Henri IV est encore connu aux environs de Nérac, s'amusa aussi à faire peur à un charbonnier qui lui avait fait manger une hure de sanglier.

## XXVII

### Les Sept Garçons et leur sœur

Il était une fois un homme et une femme qui avaient sept garçons, et comme ils n'étaient point riches, ils avaient bien du mal à les nourrir.

Quand ils furent devenus assez grands pour travailler, l'aîné dit à ses frères :

– Ici nous ne gagnons pas grand-chose, et nous sommes à charge à nos parents; si vous voulez, nous allons partir tous les sept ensemble pour chercher fortune, et si nous réussissons à nous bien placer, nous enverrons de l'argent à notre père et à notre mère.

Les six autres frères furent de l'avis de leur aîné; ils dirent adieu à leurs parents et se mirent en route. Ils allèrent loin, bien loin, sans trouver de l'ouvrage, et ils arrivèrent devant un beau château où ils demandèrent si l'on n'avait pas besoin de serviteurs. Quand la cuisinière les vit tous les sept, elle leur dit :

– Ah! mes pauvres gars, vous êtes trop nombreux pour que l'on puisse vous trouver à tous de l'ouvrage.

Elle alla pourtant dans la salle où était sa maîtresse et lui dit :

– Madame, venez donc voir les sept beaux garçons, tous les sept frères, qui sont à la porte du château.

Quand la dame les eut vus, elle appela son mari qui vint lui aussi voir les sept beaux enfants. Ils lui plurent beaucoup, et il leur demanda ce qu'ils savaient faire.

– Nous sommes chasseurs, répondit l'aîné, et nous avons quitté nos parents pour ne pas être à leur charge.

– Hé bien, dit le seigneur, j'ai une grande forêt qui a quarante lieues de tour; au milieu est une maison où nous allons nous reposer les jours de chasse, vous irez l'habiter et vous ne manquerez de rien; seulement il faudra que tous les deux jours l'un de vous vienne ici apporter du gibier.

Les sept frères remercièrent le seigneur, ils furent bien contents de s'installer tous ensemble dans une jolie petite maison où rien ne leur manquait. Ils allaient souvent à la chasse, et tous les deux jours l'un d'eux venait au château apporter une partie du gibier qu'il avait tué.

•

Après le départ des sept frères, leurs parents eurent une petite fille; quand elle fut devenue grande, ses voisins lui disaient souvent :

– Tu as sept frères, sept beaux garçons; ils sont partis et jamais on ne les a revus.

Un jour, elle dit à sa mère :

– Maman, à chaque instant on me parle de mes frères; est-ce que c'est vrai que j'en ai sept? je ne les ai jamais vus.

– Oui, répondait sa mère, tu as sept frères qui nous ont quittés avant ta naissance, et depuis on n'a point eu de leurs nouvelles.

– Je les retrouverai bien, dit la petite fille.

– Ah! ma pauvre enfant, tu auras bien du mal à voyager toute seule, et peut-être ne te reverrons-nous jamais.

– Si, répondit-elle, laissez-moi aller, et je reviendrai avec eux.

La petite fille, qui avait sept ans, se remit en route, et partout sur son chemin elle demandait si l'on n'avait point eu connaissance de sept frères qui voyageaient ensemble, mais il y avait si longtemps qu'ils étaient passés, que presque personne ne se souvenait de les avoir vus. Elle finit pourtant par retrouver leurs traces, et elle arriva au château où ils s'étaient arrêtés. La dame était à sa fenêtre, et sitôt qu'elle vit la petite fille, elle s'écria :

– Ah! voici la sœur des sept frères! que cherches-tu mon enfant? lui demanda-t-elle.

– Je suis partie à la recherche de mes sept frères, et, quoique je ne les connaisse pas, je voudrais bien les trouver.

– Reste avec moi, lui dit la dame; tes frères habitent dans une forêt auprès d'ici, et demain l'un d'eux doit venir apporter du gibier : ils seront bien aises de te voir.

Le lendemain, l'aîné vint apporter sa chasse, et la dame lui dit :

– Venez donc voir votre petite sœur!

– Je n'en ai point, répondit-il.

– Si, elle est née après votre départ, et rien qu'à la regarder on voit qu'elle est votre sœur.

La petite fille embrassa son frère et lui dit :

– Mon père et ma mère vous regrettent, je suis partie pour vous chercher, et vous emmener chez eux.

Elle alla avec lui à la petite maison au milieu des bois; ses frères furent bien heureux de la voir si gentille, et elle demeura avec eux.

Pendant qu'ils étaient à la chasse, tous les jours un homme sauvage sortait de sa caverne, et venait lui sucer le sang par dessous la porte, de sorte que la petite fille dépérissait à vue d'œil.

– Tu as la mine malade, ma sœur, lui dit l'aîné; qu'est-ce que tu as?

– Ah! répondit-elle, tous les jours un homme sauvage vient, et il suce mon sang par dessous la porte.

– Demain, dit l'aîné, je le tuerai.

Il se cacha, et au moment où l'homme sauvage se penchait pour sucer le sang de sa sœur, il le tua, et il l'enterra dans le jardin de la maison. À l'endroit où était sa tombe, il poussa un arbre si beau que jamais on n'en avait vu un pareil.

Un jour, la petite fille prit des feuilles de cet arbre, et les mit dans la soupe de ses frères; aussitôt ils furent *emmorphosés* (1) en cerfs, car l'homme sauvage était un *Fête* (2), et l'arbre qui était né de lui était aussi fée. Quand les frères furent devenus cerfs, ils dirent à leur sœur avant de s'en aller dans les bois :

– Nous sommes emmorphosés pour quatre ans : au bout de ce temps nous reviendrons, et si tu nous mets à chacun un mouchoir blanc sur les cornes, nous reprendrons aussitôt notre première forme.

Les sept cerfs s'enfuirent dans la forêt, et la petite fille resta seule à la maison; mais tous les jours on venait du château lui apporter à manger.

•

Un jour, un chasseur qui passait par la forêt vit la petite fille qui était à sa fenêtre; il lui souhaita le bonjour et lui dit :

– Êtes-vous retenue prisonnière ici?

– Oui, répondit-elle, je ne bougerai pas de cette maison; j'avais sept frères qui, par enchantement, sont devenus de beaux cerfs, et j'attends que leur temps soit fini pour les délivrer.

– Qui vous apporte à manger?

(1) Métamorphosés.

(2) Fée mâle.

– C'est le seigneur auquel appartient la forêt; c'est lui qui a la clé de la maison.

Le chasseur alla au château et dit au seigneur :

– Je passe souvent par votre forêt, et j'y vois une belle jeune fille qui est dans une maison de terre.

– Oui, répondit le seigneur, c'est elle dont les sept frères ont été emmorphosés en cerfs, et elle doit rester là à attendre leur retour.

– Je suis amoureux d'elle, dit le chasseur, et je voudrais bien l'épouser.

– En ce cas, répondit le seigneur, nous allons lui demander si elle le veut.

Ils se rendirent tous deux à la petite maison, et le chasseur dit à la petite fille :

– Si vous voulez, je vous épouserai, je suis riche et vous ne manquerez de rien.

– Non, répondit-elle, mes frères doivent rester quatre ans emmorphosés, je veux les attendre.

Le seigneur lui dit :

– Ta position n'est guère agréable, mon enfant, tu as encore près de trois ans à attendre, et peut-être seront-ils tués d'ici ce temps. À ta place j'accepterais.

La jeune fille consentit à épouser le chasseur; la noce eut lieu, et au moment où on allait se mettre à table, les sept cerfs arrivèrent et se placèrent parmi les convives. La mariée leur mit des mouchoirs blancs entre les cornes, et aussitôt, au lieu de sept cerfs on vit sept beaux garçons, les plus beaux qu'on put voir.

– Ah! mes frères, leur dit-elle, que je suis contente de vous voir! mais qui vous a abrégé ainsi votre temps?

– C'est, répondirent-ils, une fée qui nous a dit que si nous assistions à ton mariage, elle nous faisait grâce de deux ans.

•



Après la noce, la mariée dit :

– Je voudrais bien aller voir mes parents avec mes frères ; ils sont vieux, et sans doute ils nous croient tous morts.

– Je veux bien, répondit son mari, je suis assez riche pour vous tous, et tes frères et tes parents viendront demeurer avec nous dans mon château.

Quand ils arrivèrent à la maison où demeuraient les vieux parents, ils trouvèrent la porte fermée, et les voisins leur dirent que le bonhomme était mort, et que la bonne femme était partie à la recherche de ses enfants, et qu'on ne savait ce qu'elle était devenue.

Ils allèrent consulter une somnambule qui leur dit :

– Votre mère a été prise par les fées : elle est dans leur souterrain où elle file et tricote toute la journée, et elle n'est guère heureuse ; le souterrain est au bord de la mer, auprès d'une falaise, et au-dessus est la haute tour d'un château ; mais il n'est guère facile d'y arriver. Pour y entrer, il faut parcourir un sentier étroit au soleil levant qui a plus d'un quart de lieue de long, et l'entrée ne peut laisser passer d'une personne. Il faudra vous munir d'un falot, et quand vous y serez entrés, vous verrez trois corridors devant vous ; c'est au fond de celui de gauche que votre mère assise file et tricote pour les fées.

Ils cherchèrent le sentier, sans pouvoir le trouver ; mais ils virent un homme à qui ils demandèrent s'il connaissait le chemin de la grotte aux fées.

– Oui, répondit-il, et j'ai souvent essayé d'entrer dans leur trou, mais jamais je n'ai pu.

– Montrez-nous-le, dirent-ils.

Ils arrivèrent à l'entrée de la grotte, et ayant allumé des lumières, ils prirent le corridor de gauche et virent au fond leur mère qui filait. Ils l'emmenèrent avec eux, mais se gardèrent bien de rien dire aux fées, car s'ils leur avaient parlé, il leur serait arrivé malheur.

Ils allèrent ensuite dans le château du mari de la jeune femme, et ils y vécurent heureux tous ensemble.

Conté en 1880, par Jacquemine Nicolas, de Saint-Cast, femme de Julien Gourhan, âgée de 60 ans environ.

“La fille aux sept frères”, n° XXVI des *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, a quelque rapport avec ce conte. Celui qui suit et que j'ai recueilli dans l'Ille-et-Vilaine a plusieurs épisodes communs avec “les Sept Garçons et leur sœur” ; l'épisode du doigt sucé y est plus motivé, mais la fin en est altérée et écourtée.